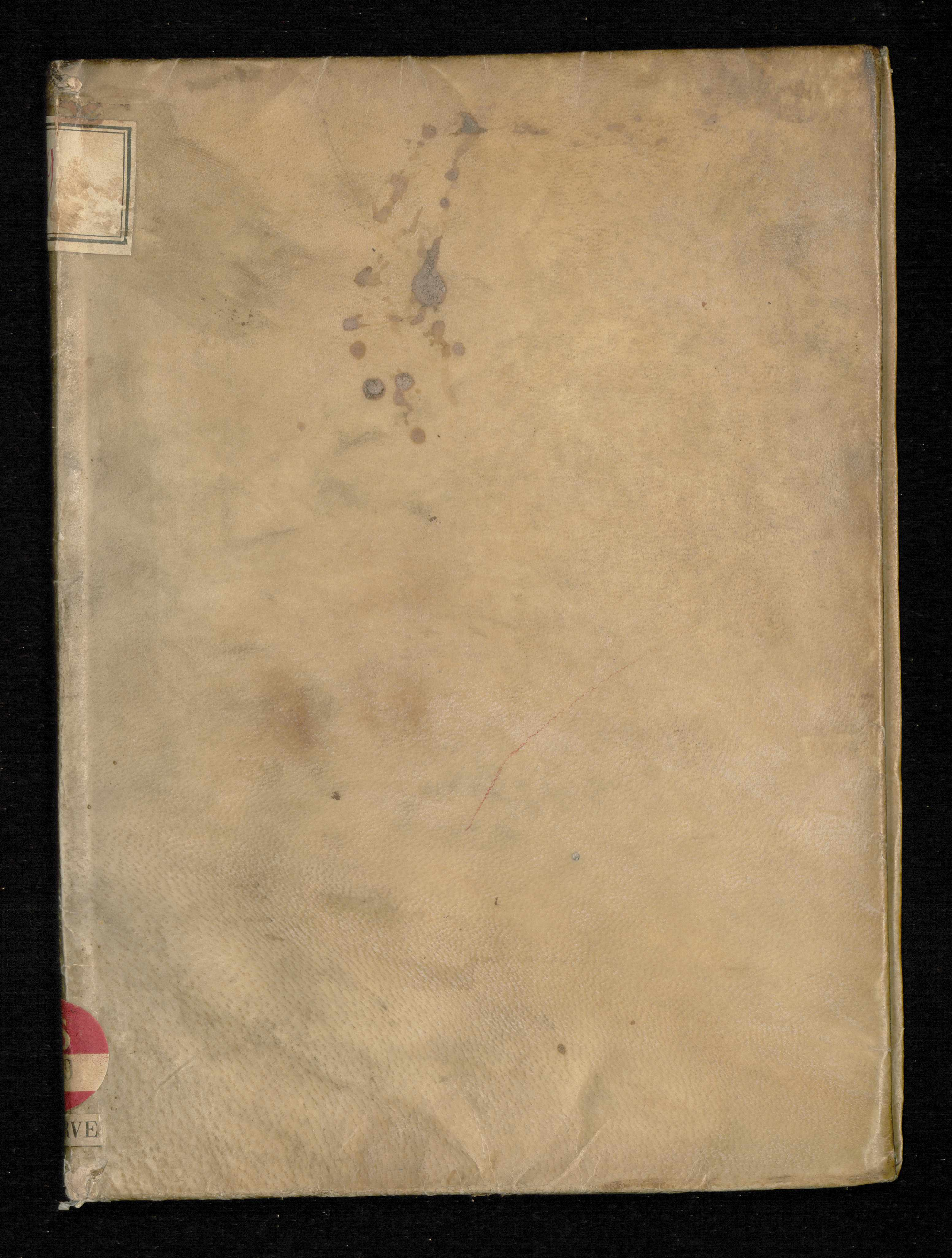


189
4° S
169
ÉSER




RVE

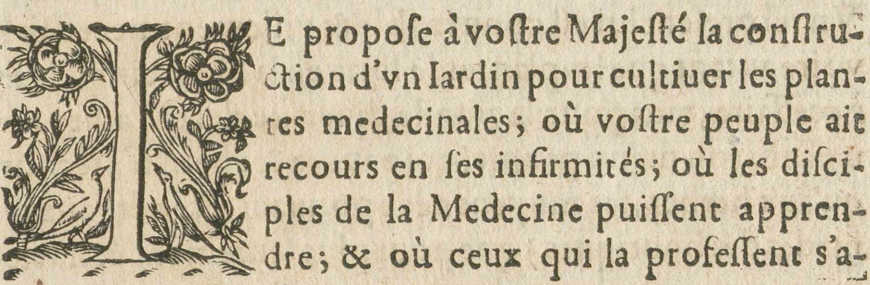
Ex Libris Ludovici le Vasseur

5 pièces ou mémoires
de Guy de la Brosse
contenant son projet
de construction d'un
jardin pour cultiver
les plantes médecinales
vers 1636 ou plutôt
sans ind. de l. n. d.



AV ROY.

SIRE,



E propose à vostre Majesté la construction d'vn Iardin pour cultiuer les plantes medecinales; où vostre peuple ait recours en ses infirmités; où les disciples de la Medecine puissent apprendre; & où ceux qui la professent s'adressent à leur besoin.

Cy deuant l'on visitoit celui de Mont-pellier, Edifice de vos deuanciers; & les apprentis s'y acheminoient pour s'instruire; maintenant il n'est plus; la place d'vn bastion en conserue seulemẽt le nom; toutes ses plantes soigneusement cultiuées, qu'vne peine indicible auoit curieusement assemblées, sont ores au neant; il ne reste ny vestige du Iardin, ny racines de ses arbres; & ne sçauroit-on plus où aller pour trouuer vne semblable Escole; Ainsi se perdra cette necessaire estude, au prejudice de la Medecine & de vos subjets, si V.M. ne gratifie sa bonne ville de Paris, de ce qu'il conuient pour vn si charitable & vtil dessein. Ce n'est pas que cette glorieuse ville, desire prendre auan-

tage de la ruine des autres Citez; ny que de leurs pierres elle vœïlle surhaulser ses palais. Vostre seule presence, Sire, est-ce qui l'esléue & qui la rend superbe entre toutes les villes de vostre Royaume; aussi n'attend elle son bien que de vous: Elle ne demande point pour les parterres de ce Iardin le fond destiné à celui de Mont-pellier; Elle ne pourroit souffrir que l'on lui reprochast qu'elle fust reuestuë des despouïlles d'vne ville infortunée. Mais vous estes tres-humblement supplié, Sire, d'estendre pour elle vostre liberalité. Paris est le sejour le plus beau de V. M. la ville capitale de son Estat, l'abbord de tous les peuples de la terre, le lieu de la plus celebre Vniuersité, & de la plus fameuse Faculté de Medecine de son Royaume. Vn tel present lui est conuenable & vtilement necessaire, voire autant que les plantes le sont en la Medecine; Ie dy necessaire, tant pour la grande diuersité des maladies trauaillans son menu peuple (qui pauure & chetif n'a recours qu'aux herbes, ses moyens ne se pouuans estendre aux remedes des boutiques) que pour plus seurement & fidélement composer les medicamens.

Car cela est conneu d'vn chacun, Sire, que ceux qui s'entremettent de la vente & cueillette des plantes medecinales, ne sont que de pauures Idiots & quelques femmelettes. Ils les reçoiuent des mains des païsans venans au marché qui les leur vendent, puis les estallent & les débitent à qui en veut; non touiours de celles que l'on leur demande, par ce que souuent l'achetant & le vendant les connoissent comme le permet leur capacité; Ils donnent ce qu'ils pensent auoir, le Fenouïl pour l'Anet, le Daucus pour le *Seseli* de Pré, & telle fois pourra t'il eschoir que les venimeuses seront baillées pour les salutaires, la Ciguë pour le Myrrhis, & le Napele pour l'Anthore.

Cett' erreur n'eſt pas ſeule, ell' eſt ſuiuie d'vne autre autant importante; C'eſt que ces bonnes gens n'ayans des ſimples frais que les jours de marché & le plus ſouuent de quinzaine en quinzaine, Ils s'efforcent de garder ce qu'ils ne debitent, crainte de perdre à leur marchandiſe, l'arroſans d'eau ſoir & matin, puis font accroire aux facils achetans que ces reſtes viennent d'eſtre cueillis, qu'ils ſont encores tout humides de roſee, les entretenans ainſi en freſcheur entaſſez les vns ſur les autres en grands monceaux, tant qu'ils s'eſchauffent & pourriſſent, puis portez d'vn courage miſerablement mercenaire, pour ne rien perdre de leur chetif gain, ils font ſécher ce fient, & le gardent pour le vendre l'hyuer lors que l'on ne troque plus de plantes ſinon ſeches, trompans de la ſorte le ſain achetant & le malade patiſſant pour vn peu d'argent au prejudice de la ſanté, voire au haſard de la vie du languiſſant; car par néceſſité telles herbes ſont priſes faute d'autres, tant pour les medicamens internes que pour les externes. Les plus curieux de leur ſanté & de la longueur de leurs jours peuuent tomber en ce deſordre s'ils n'ont des Apoticaires entendus & fidels; eſtant vray-ſemblable qu'ils ne ſont tous eſgaux en la connoiſſance des vegetaux, ny tous conformes en fidelité & probité.

Ces conſiderables intereſts du riche & du pauure, & de la ſanté à chacun plaiſante & neceſſaire, demandent treshumblement à V.M. l'edifice de ce Iardin, où à toutes heures & occaſions l'on puiſſe trouuer des plantes legitimes ſelon que les pourront fournir les ſaiſons; Le Medecin, le Chirurgien & l'Apoticaire le vous demandent encore; Car, SIRE, les plantes ſont en la Medecine, ce que la pierre, le mortier & le bois ſont en l'Architecture; ſans matiere non plus que cette Artiſte, elle ne ſçauroit ou-

urer. Esculape, Podalire, Machaon, Hypocrates, Galien, Auicenne, Aece, Oribase, Æginéte & les autres Docteurs tant vieux que nouueaux, ont laissé de tres-excellens auis pour la connoissance des maladies, de leurs causes & accidens & pour leurs guerisons. Mais ils profitent aussi peu sans les plantes que les preceptes de Vitruue sans materiaux.

Il se peut faire (SIRE) que ma proposition ne sera esgalement bien reçeuë de tous ceux qui approchent de V. M. & que quelques esprits qui ont passé les limites du Iardin de leurs peres, & peu plus loing luy diront; qu'ils ont cy deuant veu le Iardin de Mont-pellier, mais qu'ils ne croyent pas que l'on en puisse construire vn semblable à Paris, tant pour les plantes qui n'y croissent point, que pour la difference du climat: s'imaginant que le seul Languedoc produit les herbes medecinales & qu'elles ne vegetent nulle autre part; comme si ce Zenit estoit seul propre à ce dessein. Contre tel sentiment (SIRE) i'ose asseurer V. M. que chasque Prouince, voire chasque petit Cãton des Prouinces; nourrit des plantes qui luy sont tres-particulieres. Le Languedoc a les siennes, nullement trouuées és enuirons de Paris; & le terroir Parisien en contient aussi, qui se cultiuent auec pareille difficulté en Languedoc, que celles du Languedoc & de la Prouence icy: mesme vostre bois de Madril en esleue difficilement trouuées ailleurs; Il n'est pas iusqu'au petit Tertre nommé le Mont Valerien, qui ne donne naissance à quelqu'vnes, que les Herboristes ne rencontrent qu'en sa petite croupe. L'on sçait que les Rosmarins & les Lauandes sont les hayes & les Landes de Prouence & de Languedoc; que le Kermes y croist comme en son propre lieu: Mais si les habitans de ces terres desirent auoir le Mirte Aleman, le

Houx, la grande Esule surnommée des Germains & autre grand nombre de plantes plus grand que celuy de leur region ; ils sont obligez de les chercher aux Prouinces eslongnées & de les cultiuer auec pareil soin que nous les Orangers, Citroniers & Grenadiers ; sinon à les deffendre du froid, au moins à les tenir au frais. Bref (SIRE) tout n'est pas, par tout, vne Prouince secourt l'autre. Ie peu asseurer que Paris situé souz le 48. degré d'éleuation Polaire, & presque au milieu de la distance qui est entre l'Æquinoxial & le Pole est propre (auec quelque soin) d'esleuer de toutes sortes de plantes, tant des païs froids que des chauds ; mesme sans beaucoup de peine la Canne de succre y a pris racine, & i'y ay veu germer des Palmes.

Cette premiere objection refutée ils pourront adjouster celle-cy, & dire à V.M. que les mineraux sont autant ou plus efficacieux que les vegetaux pour remedes, & pour entrer en la composition des medicamens ; Ie leur auoüe, SIRE, que la Medecine s'en sert, mais non auec tant de familiarité ny d'asseurance que des herbes ; la grande distance de leur nature à celle de l'animal, les rend suspects, Il leur faut beaucoup d'art pour les approcher & les rendre vsagers à l'homme ; cette pratique n'est pas permise à vn chacun ; Celle des plantes au contraire est voisine & facile ; la complexion humaine est plus fauorablement & doucement alterée des natures proches que des eslongnées.

Ceux encore qui pretendent de guarir toutes les maladies du corps humain par le senné & la saignee, desirans de trauerser cette vtile entreprise, pourront aussi dire à V.M. qu'il n'est pas besoin d'vn grand Iardin pour deux ou trois cens plantes en vsage, & que la Medecine s'est

bien pratiquée dedans Paris depuis plusieurs siecles qu'il est basty sans telle despense & sans les nouueautés que je propose, Ie leur respon, SIRE, que cela est vray en ce qui concerne la vulgaire pratique; Mais aussi ceux qui la suiuent sont obligez à la honte de ce ridicul prouerbe, que toutes les maladies terminées en ique leur font la nique; ce qui à l'auenture ne leur arriueroit s'ils recherchoient la principale vertu des herbes, qui ne consiste pas à seulement eschaufer ou rafreschir, à humecter ou desſécher, à subtilier ou incrasser, à digerer & inciser, & autres semblables qualitez ausquelles ils ont mis toute leur attente, sans faire estat de celles qui procedent de la proprieté de toute la substance, les plus efficacieuses, telles que sont celles que l'antiquité a nommées Cephaliques, Cardiaques, Pulmoniques, Epatiques, Histeriques, Vulneraires, Neruales & autres pour la conuenance qu'elles ont naturellement à ces parties, & encore les purgatifs comme la Rhubarbe, le Senné, le Turbit, l'Aloës & les autres, lesquels ne purgent point pour ce qu'ils sont chauds ou froids, incisifs ou incrassans: Mais par ce que la Nature les a constituez laxatifs, ainsi que l'experience l'a descouuert & journellement le confirme.

Ie leur respon d'abondant, SIRE, que c'est donc inutilement qu'ils apprennent à connoistre les autres plantes, & qu'en vain tant d'Auteurs en ont escrit & remply de gros volumes, puis qu'elles sont infertiles de vertus, voire que c'est en vain que Dieu les a crées, & la Nature produites si elles n'ont aucune proprieté. Et eux encores plus ineptes d'occuper leur temps à telle Estude. Ils en font pourtant querimonie, mais c'est à guise des Charlatans, qui font monstre & grande parade de choses friuoles, Car il est impossible d'estimer

les plantes & de blasmer ou contredire mon dessein.

Mais pour dauantage presser l'objection ennemie, Ie dy, SIRE, apres Aristote, qu'il ne se rencontre aucune chose en la Nature qui n'ait son opposé & contraire; que les causes des maladies estans Substances ou Accidens, doiuent auoir par la raison de cette maxime, leurs contraires, lesquels par necessité sont en Nature, & de là deuroient passer en l'art s'il estoit deuëment exercé, ce que n'estãt pas comme il paroist en ce qu'ils ne guarissent toutes les maladies guarissables, voire souuẽt de tres-chetiues infirmitez leur font honte; dequoy il s'ensuit que tous les contraires des indispositions & de leurs causes ne sont pas conneuz par ceux qui n'vsent que de la saignée & du senné, & de deux ou trois cens plantes pour leurs cures; Et qu'il les faut chercher ailleurs qu'en leur pratique. Mais où plus seurement & facilement qu'en vn grand nombre de plantes negligées, dont plusieurs particuliers çà & là espars, se seruent heureusement, & font des merueilles?

Cela reconneu de plusieurs Nations, Elles ont construit des Iardins pour cet apprentissage; Entr'autres les Venitiens en ont edifié vn à Padouë, grandement estimé des peuples qui l'ont veu, tant pour sa grandeur & beauté, que pour les raretez qu'il contient. Il a cousté à ceste Republique plus de cent mile ducats à faire, & auec raison; car il n'y a rien de si cher en la vie que la santé. Les Flamans en ont aussi fait construire vn à Leïden. L'Angleterre a le sien; & beaucoup d'autres lieux. Il n'y a que la France qui en est maintenant destituée.

A l'auenture pourra t'on dire à V. M. sur ces exemples, que Robin est son Herboriste, qu'il a vn Iardin où les plantes medecinales se cultiuent; Et pour cela, que celui que je propose est superflu. Ie respon à cette derniere at-

taque, SIRE, que Robin n'ayant que quatre cens liures de pension de V.M. qu'il est impossible qu'il en puisse entretenir vn Iardin conuenable à la grandeur de Paris. Tout le Monde sçait que le sien ne contient pas vn quartier de terre. Il est compassé à ses facultez, & non au merite de cette grande ville; aussi ne peut-il cultiuer qu'vne seule plante de châque espece de celles qu'il peut recouurer, qui ne sçauroient monter à deux cens tant.

Le Iardin que je propose doit auoir d'espace de vingt à vingt-cinq arpés; où les plantes ne seront pas seulement singulieres pour l'apprentissage, mais en *multitude* pour l'vsage, & pour fournir à l'experience; outre que je propose d'autres conditions que Robin ne sçauroit accomplir.

Car, SIRE, par son establissement, l'asseure V.M. que toutes les plantes qui se pourront accommoder à nostre Climat, soit naturellement ou artificiellement, y seront cultiuées, qu'en leur saison elles y seront trouuées vertes, Et en autre temps on les y rencontrera séches apres auoir esté cueïllies en âge & temps *conuenable*. Mais comme de toutes, le tout ne se peut pas garder, & n'est pas en vsage; des vnes la racine ou l'escorce, ou le bois ou la fueïlle, ou la fleur, ou le fruict, ou la seméce, ou la gomme, ou la larme, ou l'excroissance, ou quelqu'autre partie telle quelle soit, sera conseruée pour ceux qui en auront besoin.

Ie propose d'abondant à V.M. pour l'vtilité publique, de tenir de toutes les eaux distillées selon le memoire que je luy presente; Car V.M. doit estre aduertie que les Apoticaires qui les deuroient garder, n'en conseruent pas *le* quart; Encore ce peu qu'ils en ont, est pour la *plus*part distillé en chapelles de plomb, par consequent remply

de

de ceruse; sentent le feu, & difficilement se peuuent elles conseruer vn an. Au contraire celles-cy, faites par autres vaisseaux & d'autre façon, ne sentiront le feu; & de vingt ans ne se peuuent corrompre.

Les sucs des plantes sont également necessaires auec les eaux, Neantmoins les Apoticaires n'en ayans assez de débit, les conseruent aussi peu que les eaux, voire les négligent du tout. Ie promets d'en conseruer suiuant le memoire qui suit celuy des eaux & d'an en an, les renouueler.

A ces eaux & sucs, ie ioindray de toutes les essences & sels des plantes selon leur memoire, à fin que les Apoticaires & les particuliers qui en auront affaire, y puissent auoir recours.

Et pource que ce Iardin est particulierement construit pour instruire l'apprentif de Medecine; I'offre de faire leçon des plantes, donnant connoissance de leurs Synonymes, des lieux où elles croissent, des temps de leur maturité & cueillette, le moyen de les conseruer, leurs qualitez premieres & secondes, & le plus des troisiesmes qu'il me sera possible, me seruant pour cela des Auteurs plus celebres & approuuez, sans oublier leur vsage; Laquelle leçon se fera deux fois la semaine, à commencer du premier iour de May que les plantes paroissent, iusques au dernier iour de Septembre qu'elles déclinent bien fort.

Ayant asseuré V.M. de tenir des eaux, des sucs, des essences & des sels des plãtes, dont trois sont œuures de feu, Il est fort à propos & necessaire de rendre raison de leur façon. Pour cela, ie promets de faire vn cours de l'Art distillatoire & de monstrer toutes ces operations au desireux d'apprendre.

Et dauantage, comme c'est vne partie grandement necessaire à la Medecine que la connoissance des lieux, des eaux & de l'air, ainsi que l'enseigne Hypocrates, & du leuer & coucher des estoilles fixes, à quoy l'on ne peut arriuer sans l'Astrologie; Ie liray, souz le bon plaisir de V. M. vn Compendium d'Astrologie, seruant du tout à cette connoissance, & à l'explication du liure *de Decubitu ex Mathematica scientia*, attribué à Galien, & le *Iatromathematica* d'Hermes, par le moyen desquels l'on pourra facilement entendre la science des jours critics.

De toutes ces offres V. M. l'ayant agreable, en fera son premier Medecin Iuge, & de luy prendra auis de leur bonté & vtilité, luy donnant la charge, deux fois l'année, de visiter ou faire visiter par personne capable qu'il commettra en sa place, ce Iardin, pour voir s'il est bien & deuëment entretenu; si les plantes sechées & leurs parties sont legitimes, si les eaux, les sucs, les essences & les sels sont bien faits, & si le tout est en quantité conuenable.

V. M. ayant accomply ce desirable ouurage par ma conduite & souz la direction de son premier Medecin, en cas de mort, la presentation de celuy qui deura succeder appartiendra, s'il plaist à V. M. à son premier Medecin, lequel choisira ce personnage de bonnes mœurs, Medecin docte & versé en l'Art Spagyrique, & en la science Astrologique, a fin d'entretenir les promesses que i'ay faites à V. M. & receura son serment.

Cet Edifice peut estre acheué pour six vingts mil liures, & douze mil liures de rente annuelle, sçauoir les six vingts mil liures, pour l'achapt de vingt arpens de terre, pour leur closture, bastimens, recouurement des plantes, tant domestiques qu'estrangeres, achapt des vaisseaux & des vstenciles propres & necessaires à ce dessein; Et les

douze mil liures de rente annuelle, pour l'entretien ordinaire de douze hommes, & encor' pour entretenir les vaisseaux & les autres vstenciles propres aux operations proposées. Six de ces hommes, seront employez aux Prouinces esloignées pour le recouurement des plantes; quatre de six autres vacqueront à la culture du Iardin, & les deux autres restans seront commis pour la cueïllette des plantes, distillations des eaux & essences & sur les autres œuures de feu.

La somme est petite pour l'ouurage. Celuy de Montpellier a plus cousté à vos deuanciers. I'oseroy bien pourtant promettre que celuy que ie propose, estant edifié, comme porte le Plan que ie presente à V. M. sera de beaucoup plus beau & plus riche de Plantes. Ioinct que le sieur Richer qui auoit soin de la culture de l'autre, n'estoit obligé à pas vne des conditions que i'offre.

Déduisant par le menu les frais qu'il conuient faire, il sera aisé de iuger que la somme que ie demande est iuste.

Premierement, Pour l'achapt de vingt arpens de terre, à trente sols la toise, qui est le moindre prix, montent pour dixhuict mil toises que contiennent les vingt arpens, la somme de vingt-sept mil liures ; Pour leur closture à six cens toises de circuit sur deux toises de hault, compris trois pieds pour le fondement, qui font douze cens toises, & la toise vallant neuf liures, estant faite de chaux & sable à chaisnes de pierres de taille, les douze cens cousteront dix mil huict cens liures.

Pour la Galerie seruant en son hault estage à secher & conseruer les plantes & leurs parties, & le dessous pour leurs distillations, ayant cinquante toises de long sur

quatre de large, & six de hault, au bout vn Pauillon pour loger des ouuriers, Le dedans de la Gallerie remply d'armoires pour serrer les Plantes, coustera, tant pour la Massonnerie de six cens quarante huict toises, pour les cloisons, planchers, charpenterie, menuiserie des portes & fenestres & des armoires, plus de vingt mil liures.

Pour le principal logement consistant en deux Pauillons joincts par vn corps d'hostel où seront les Salles à faire les leçons, Caues dessous, aux costez les Escuries & autres lieux, tant pour loger les cheuaux, seruans au jardin pour porter les terres & autres choses necessaires, que pour les charrettes & tombereaux, & deux petits Pauillons à l'entrée pour des logemens particuliers, coustera le tout soixante mil liures.

Toutes ces sommes joinctes ensemble montent à cent dixsept mil liures, lesquels ostez de six vingts mil liures demandez, reste trois mil liures pour esleuer vne Montagne au milieu du jardin, contenant vn arpent de large & neuf à dix toises de haut pour dresser les parterres, creuser les viuiers, acheter les Plantes qui doiuent estre en grand nombre, fournir de vaisseaux & de toutes les vstenciles seruans à l'art distillatoire.

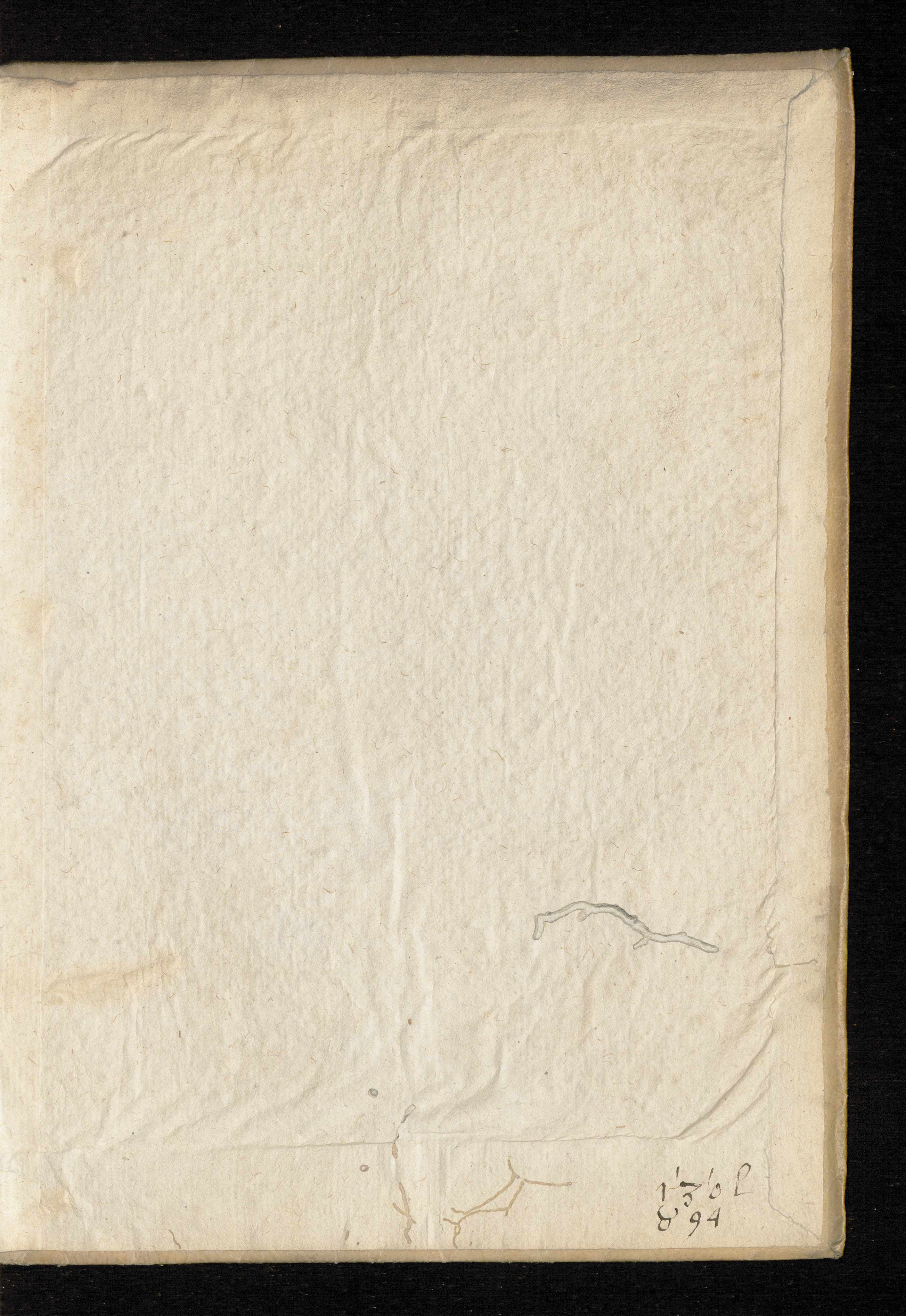
Par ce memoire, SIRE, V. M. peut cognoistre que la somme demandée n'est que tres juste : Les Maistres des œuures de ses bastimens, luy en peuuent donner auis.

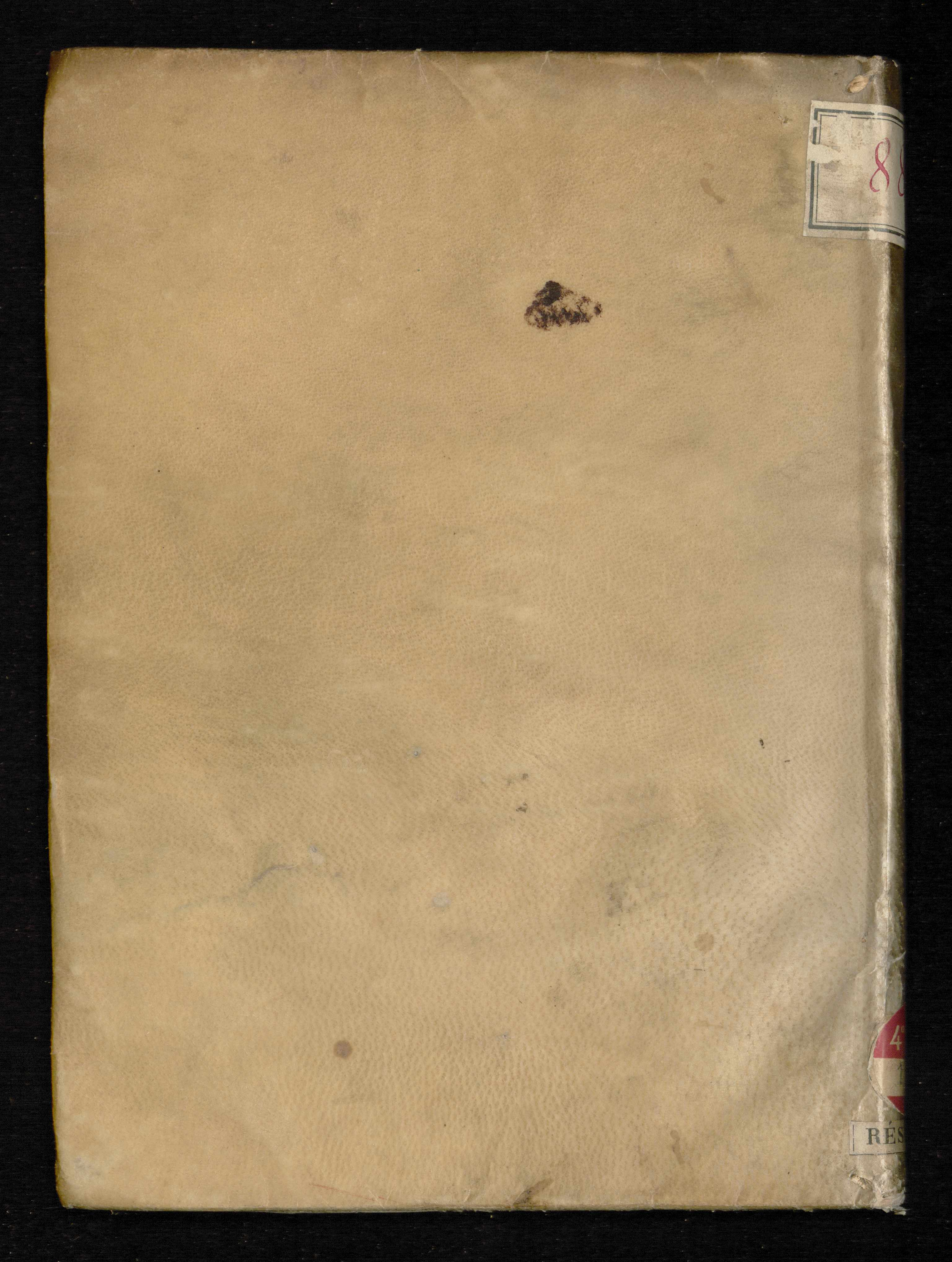
Quant à la somme de douze mil liures de rente, Ie croy que V. M. ne la trouuera excessiue, pour entretenir douze hommes d'ordinaire, sans les extraordinaires, selõ les saisons pour l'entretien des outils & vaisseaux, & pour mil faux fraiz qu'il cõuient faire de moment à autre.

Reste à trouuer le fond, si V. M. a agreable que sa fidéle ville de Paris jouïsse d'vn tel benefice, Car il n'est pas raisonnable, apres tant de si grandes despenses que V.M. a faites depuis son aduenement à la Couronne, & principalement depuis deux & trois ans, de prendre pour ce dessein tel loüable qu'il puisse estre, de ses finances ordinaires. Aussi n'est-ce sur tels deniers que ie desire estre assigné. Il y en a d'autres & tellement extraordinaires, que V. M. n'en reçeut oncques denier. Ils ne sont ores ny dedans ses Receptes particulieres ny generales. Neantmoins le moyen de les recueillir est desia estably en quelques lieux bien legitimement & sans la foule du peuple, tellement que c'est vne chose nouuelle sans former de nouueauté, & dequoy V. M. peut gratifier Paris la merueille des villes, en laquelle ell' a plus de gloire qu'en dix autres des meilleures Citez de son Royaume; Son peuple & sa Faculté de Medecine, voire tous les peuples de la Terre s'esiouïront de ce benefice, d'vn bien caché & qui n'entre point és coffres de V. M. Elle en fera vn bien public, qui penetrera le cœur de tous ses sujets, lesquels obligez de nouueau par ce present, prieront le Tout-puissant pour sa santé & prosperité, & pour l'accomplissement de tous ses bons desseins. A quoy se sentira plus particulierement & plus estroitement obligé à vostre Majesté,

Son tres-humble & tres-fidéle sujet,
GVY DE LA BROSSE.

B. Ste G.


1'3'6 l
8'94


88
4
RÉS



